

les trouva pas ; sa fureur se métamorphosa peu à peu en dépit, et son dépit devint insensiblement de l'indifférence.

Olympe était guérie, non-seulement de son amour, mais de l'amour, et il ne lui restait plus qu'une idée fixe, c'était de se moquer de tous les hommes, en général, pour se venger de la conduite indigne de l'un d'eux.

A partir de ce moment, la jeune femme reprit la vie brillante et bruyante un instant interrompue par sa passion pour Gontran de Strény, et elle reconquit une place importante parmi les plus radieuses constellations des étoiles de la bohème galante.

A cette époque, un grand changement se fit en elle.

Elle avait aimé l'argent jusqu'alors parce qu'il procure le luxe et une foule de jouissances, parmi lesquelles il faut citer, au premier rang, le plaisir infini d'écraser ses rivaux.

Elle se prit à aimer l'argent pour lui-même ; elle se jura qu'elle serait riche un jour ; elle ne négligea rien pour arriver à ce résultat, et elle mit de côté, dans la prévision de l'avenir, d'assez notables sommes.

Pendant dix ans, Olympe mena cette vie brûlante, cette existence à *outrance*, où les années comptent, non pas double, comme des années de campagne pour les soldats, mais triple et quadruple, et qui d'une fille de trente ans font parfois une vieille femme.

Nous savons bien que les exceptions existent, et qu'elles sont nombreuses, mais nous savons aussi que les exceptions fortifient les règles générales.

Un jour vint où il fut impossible à Olympe de ne pas s'apercevoir que le cercle de courtisanes et d'aspirants surnuméraires qui l'avait toujours entourée, s'éclaircissait d'une façon notable.

On n'escortait plus sa voiture au bois ; sa loge au spectacle restait vide de soupirants ; le nombre des boîtes et des sacs de bonbons déposés dans son antichambre le 1^{er} janvier diminuait dans les proportions de quatre-vingt dix pour cent.

A qui la faute, et qu'elles pouvaient être les raisons de ce cataclysme ?

Olympe se posa ces questions en faisant sa toilette devant une glace inflexiblement sincère, que pour la première fois elle interrogea d'une façon sérieuse.

Elle fut bien obligée de s'avouer à elle-même que des fils d'argent commençaient à se mêler çà et là aux flots de sa chevelure, que la patte d'oie se dessinait à l'angle de ses yeux, que sa paupière inférieure se gonflait d'une façon déplorable, et que, sans le secours du blanc de perle intelligemment employé, ses tempes flétries la feraient paraître plus âgée, de dix ans, qu'elle ne l'était en réalité.

Olympe ne manquait ni de fermeté, ni de décision ; elle le prouva en prenant son parti sur-le-champ.

—Allons, se dit-elle, le temps de la galanterie est fini ; il s'agit de devenir une femme sérieuse. J'ai quelques capitaux et beaucoup d'intelligence, dans dix ans je veux être millionnaire.

Et sans perdre une heure, elle se demanda quelle profession pourrait, par le chemin le plus court, la conduire au million.

Une spécialité des pécheresses sur le retour est de devenir directrices d'hôtels garnis, soit dans le quartier de la Madeleine ou des Italiens, soit dans le faubourg Saint-Germain et le quartier Latin.

Le choix des quartiers dépend de l'importance des fonds dont elles peuvent disposer.

Olympe songea un instant à imiter ses collègues ; mais, réflexion faite, elle repoussa cette idée avec une moue dédaigneuse. Il lui fallait mieux que cela.

Acheter un beau café, bien achalandé, sur la ligne des boulevards, et trôner tous les soirs au comptoir, en toilette éblouissante, offrait des chances de succès ; mais il y avait dans l'exhibition commerciale qu'il fallait faire de sa personne un je ne sais quoi qui choquait les instincts quelque peu aristocratiques de l'ancienne maîtresse du baron de Strény.

Tandis qu'Olympe Silas, fort indécise, passait son temps à courir chez tous les gens d'affaires qui s'occupent de la vente des fonds industriels, elle entendit parler d'un grand établissement de modes et de couture, situé aux Champs-Élysées, pourvu d'une clientèle distinguée, et dont la propriétaire actuelle, se trouvant assez riche, voulait se retirer.

—Voilà ce qu'il me faut ! se dit Olympe en se frappant le front. Où pourrai-je trouver quelque chose de préférable à une profession élégante, me mettant en rapport d'une façon tout à fait exclusive avec des personnes élégantes appartenant au monde patricien, ou tout au moins au monde opulent ? Comment n'y ai-je pas pensé plus tôt ?

Trois jours après, non sans s'être assurée toutefois que les bénéfices annoncés n'étaient point surfaits, Olympe signalait.

La semaine suivante, d'adroites réclames, insérées aux *faits Paris*, dans tous les journaux, petits et grands, apprenaient à l'univers entier que Paris allait posséder enfin un établissement de premier ordre, sans rival possible, *Mme Gerfaut la CÉLÈBRE MME GERFAUT*, prenant aux Champs Élysées la suite des affaires de Mme ***

Olympe Silas avait jugé convenable, en se débarrassant de son vrai nom, pour devenir une bonne étiquette commerciale, de prendre le pseudonyme de Mme Gerfaut.

Beaucoup de gens, en lisant les réclames dont nous faisons mention plus haut, ne manquèrent point de se dire, ainsi que cela arrive toujours :

—Je ne connais pas cette dame, mais il paraît qu'elle est célèbre, et que son établissement est sans rival.

Et la clientèle augmenta dès le début. Six mois après, Olympe louait en totalité l'hôtel de l'avenue Marbeuf, le meublait avec une splendeur inouïe, et y installait ses ateliers.

A partir de ce moment, l'illustrissime MAISON GERFAUT fut définitivement fondée.

Mme Gerfaut donna des diners auxquels furent invités ses principales clientes, et leurs amis.

Les salons de l'hôtel de l'avenue Marbeuf devinrent le théâtre de soirées dansantes où les actrices de fantaisie sur les scènes de genre, et les duchesses, se rencontrèrent avec les jolies ouvrières de la maison, luxueusement vêtues afin de mettre dans tout leur jour les modes nouvelles fraîchement écloses dans le cerveau de Mme Gerfaut.

XIII.—A la Girafe.

Le café-restaurant de la *Girafe*, lieu de rendez-vous fixé par Tromb-Alcazar et Passe-la-Jambe à Gontran de Strény d'une part, et, de l'autre, à Morton, jouissait, dans le quartier de la place Maubert, d'une estime qui n'était point usurpée.

La clientèle du café-restaurant de la *Girafe* ne se c'rutait point parmi ces *thugs* de Paris, de qui